

Moura, Jean-Marc. – *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Honoré Champion, 1998, 488 p., index (« Bibliothèque de littérature générale et comparée » 14).

Pierre Halen

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/37>  
ISSN : 1777-5353

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2000  
ISBN : 978-2-7132-1363-2  
ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**

Pierre Halen, « Moura, Jean-Marc. – *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Honoré Champion, 1998, 488 p., index (« Bibliothèque de littérature générale et comparée » 14). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 159 | 2000, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/37>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

---

Moura, Jean-Marc. – *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Honoré Champion, 1998, 488 p., index (« Bibliothèque de littérature générale et comparée » 14).

Pierre Halen

---

L'exotisme a souvent eu mauvaise presse : voyez l'exotisme de bazar, l'exotisme de pacotille, les décors exotiques, etc. En somme, des lieux communs, ce qui est paradoxal pour des oeuvres qui prétendent nous sortir de nos univers habituels. Mais en réalité, comme le rappelle Jean-Marc Moura avec cet important ouvrage, l'exotisme est aussi une tendance beaucoup plus large, qui a marqué l'ensemble des littératures européennes au XX<sup>e</sup> siècle et qui leur a permis nombre de réalisations et de quêtes originales, stimulantes, fécondantes. Sans l'exotisme, c'est peu dire que ces littératures ne seraient pas ce qu'elles sont ; d'où la définition que l'auteur en donne : « La totalité de la dette contractée par l'Europe littéraire à l'égard des autres cultures. » Du *Divan* de Goethe à la fascination de Roland Barthes pour le Japon, le soi-disant Vieux Continent est redevable aux « autres » de quantité d'influences et de rencontres qui l'ont constamment obligé à se redéfinir, bref, à exister encore.

Entre autres avantages, le concept de dette permet d'en revenir -- à bonne distance des lectures réductionnistes à la mode de *L'Orientalisme* d'Edward Saïd -- sur le terrain traditionnel du comparatisme et des études d'influences. Du coup, la voie est ouverte vers une appréhension plus historique et plus objective des contacts, mais aussi en direction d'une analyse des formes de l'imaginaire qui furent mises en jeu. Et telles sont les deux orientations successives de cette *Littérature des lointains* : avant une tentative de mise en ordre des « imaginaires » qui ont régi la démarche exotique, une synthèse assez large des réalisations littéraires de l'exotisme au XX<sup>e</sup> siècle dans les divers pays européens.

L'intérêt de cette double problématique pour les littératures africaines ne me paraît pas à démontrer : entre autres, les travaux de B. Mouralis, touchant ce qu'on peut désigner par l'étiquette d'*africanisme*, ou ceux de J. Riesz sur l'hypotexte colonial, montrent assez déjà la nécessité de désenclaver les deux domaines, au moins pour ce qui concerne un certain nombre d'éléments contextuels.

La notion de dette -- par rapport au concept, plus neutre, d'influence -- a aussi un avantage moral, puisqu'elle suppose un équilibre à rétablir, et, quoique l'auteur veuille s'en tenir aux faits littéraires et culturels, ce vocabulaire s'inscrit bien dans le discours du « sanglot de l'homme blanc ». Voilà donc l'Europe placée en situation de débiteur vis-à-vis des « autres cultures » : la posture prend le contrepied de l'ethnocentrisme colonial et civilisateur, et rend compte de tout ce que celui-ci occultait ou ne prenait guère en compte, tout en le suscitant comme malgré lui. Car cette dette s'est constituée -- l'ouvrage le montre bien -- dans le temps même où l'Occident se pensait volontiers, au contraire, comme le créancier de la planète. Ajoutons qu'on va peut-être ici quelquefois trop vite dans le sens de cette doxa : à l'intérieur des empires coloniaux, par exemple, nombre de discours ont été des valorisations des « cultures autres », et, dans l'anticolonialisme, il y eut bien des discours dévalorisants, contrairement à ce qu'on peut lire à quelques endroits (p. 85 par exemple) ; je ne suis pas sûr non plus que, unanimement, la littérature coloniale aurait eu « une fonction d'évidement du statut historique des "primitifs" » (p. 135) : la remarque s'applique plus exactement à la production métropolitaine, et notamment aux avant-gardes, sans parler de certains aspects de l'ethnologie ; et lorsque l'auteur évoque avec acuité la démarche des reporters (« L'apparente soumission à ce qui est vu et vrai se double souvent d'une pathétisation plus ou moins habile, fondée sur les figures de l'imaginaire [...] », p. 147), il est dommage qu'il se sente obligé d'atténuer aussitôt ce que son propos peut avoir d'iconoclaste en épargnant *a priori* les Gide, Londres et autres Simenon qui, pour s'être présentés comme des « voyageurs critiques de la colonisation », n'en ont pas moins cédé aux mêmes tentations que les autres.

La définition initiale suppose également une division du monde entre un Ici -- l'Europe -- et un Ailleurs : le « Nous » et les « Autres » de Todorov. On peut se demander s'il n'eût pas été plus rigoureux, s'agissant du XX<sup>e</sup> siècle, de se référer au monde occidental dans la configuration globale qu'on lui donne généralement, donc aussi, principalement, à l'Amérique du Nord ; mais c'était sans doute alourdir un dessein déjà très ambitieux. Il y a plus essentiel : en prenant acte de la division historique, on la reproduit ; et, davantage : on la produit, de fait, pour aujourd'hui, en lui conférant en outre la caution d'un enracinement dans l'Histoire. Or ce *limes* a par ailleurs, dans le discours géopolitique, une importance considérable : ainsi, du Rwanda (les Autres), l'Occident s'est retiré en 1994, non du Kosovo (le Même) en 1999. Et, produisant ainsi cette identité européenne, on est forcément tenté de la considérer comme une évidence : c'est le prix à payer lorsqu'on parle à son endroit d'une « culture » (une « communauté vécue », p. 37, n. 1), même si l'on montre en définitive tout ce que cette « communauté » « doit » aux « autres ». Cette définition du « Nous » est cependant fragile : par exemple, si les romantiques allemands se considéraient volontiers comme les héritiers des Grecs, divers travaux récents ont montré l'énorme fossé qui nous sépare de l'Antiquité hellénistique. Autres questions : le jazz est-il exotique en Europe ? Et telle superstition du marais poitevin relève-t-elle de « notre culture » ? Ne peut-on voyager, comme Lacarrière, en France ? En réalité, il n'y a de constitution de l'Autre, et donc de Soi, qu'au terme d'un acte de discours. En d'autres mots, en posant ici que l'exotisme est « la dette contractée à l'égard des autres cultures »,

on ne met pas assez en évidence que c'est précisément l'exotisme qui produit l'altérité des autres cultures, laquelle n'a pas d'existence en dehors de lui. C'est aussi pourquoi seule une approche à la fois sémiologique et anthropologique rendra compte de la logique profonde de l'exotisme : est *autre* ce que, à tel moment, les hommes d'un lieu (d'une classe, d'une catégorie d'âge, d'un sexe, etc.) ont considéré comme tel, tout simplement parce que ça les arrangeait.

En attendant, on peut certes faire l'histoire de la *géo-graphie* européenne. On découvre ainsi qu'il existe au moins trois altérités fondatrices pour l'Occident (p. 42 sq) : l'Orient des Romains et des Grecs, l'Islam qui coupe en deux la Méditerranée, l'Orient byzantin. Trois coupures décisives, qui détermineront les « frontières mythiques de l'Europe ». Mais Jean-Marc Moura, spécialiste de ce XX<sup>e</sup> siècle qui est déjà du passé, s'attarde davantage à un autre bouleversement, celui de l'impérialisme colonial ; cet âge des empires modifiera, certes, la carte de l'Europe pour un temps, mais il agira plus durablement dans deux directions contradictoires. La plus importante, en définitive, est celle d'une unification pratique du monde, que les essayistes du XIX<sup>e</sup> siècle appelaient de leurs vœux sous les termes de « concert des nations » et que d'autres définissent aujourd'hui en tant que « village global ». C'est là que nous en sommes, et c'est sur ce chapitre que se clôt forcément ce livre : la « diversité fragile vient de s'éteindre », de sorte que, si l'on peut encore parler d'une vie de l'exotisme, d'un sens au voyage, ce n'est plus le même qu'autrefois.

Mais entre la Conférence de Berlin (1884-1885), pour donner un point de repère, et notre fin-de-siècle, tout un âge s'étend, où s'observe l'autre conséquence de l'entreprise impérialiste : celui d'une appréhension progressive et ambivalente de l'Ailleurs, présenté comme un lieu d'altérité. L'appréhension fut quelquefois une simple préhension de l'autre, une domination inéquitable mais qui eut pour alibis et parfois pour justifications douteuses la fascination et le « respect » des différences. Conquêtes, mais aussi voyages et reportages, multipliés par les nouveaux moyens de transport (le temps des paquebots, l'âge d'or de l'Orient Express...) et de communication : la presse, le cinéma, le documentaire... il n'est pas jusqu'à de nouveaux savoirs, comme l'ethnologie, et de nouvelles pratiques artistiques, comme la vogue de l'art nègre, qui n'aient été au service du renouvellement dialectique des formes et des idées.

J.-M. Moura brosse d'abord un large panorama historique, qui s'efforce d'envisager à peu près équitablement tous les « domaines » européens. Entreprise de survol, forcément rapide car il y avait là matière à d'abondants développements pays par pays, mais dont la synthèse suffit à donner une idée de la variété et de l'importance des écrits exotiques. Des Kipling, Multatuli et autres Loti aux Kenneth White et autres Bruce Chatwin, en passant par la génération des Sartre, Pasolini ou autres Fanon, l'auteur ne se contente pas d'articuler chronologiquement les développements de l'exotisme en relation avec l'histoire des idées : il propose aussi quantité de classements, d'autant plus utiles que la matière est polymorphe et, *a priori*, difficile à ordonner.

Dans un second temps, l'auteur étudie ce qu'il appelle « l'imagination exotique ». Plutôt que les modalités sociologiques de son fonctionnement, et évitant avec soin, par ailleurs, les « procès idéologiques » dont il connaît la manie de simplifier à outrance, d'amalgamer et de réduire, J.-M. Moura en revient à une approche de type « bachelardien » ; il pose que « le rêve est premier », même si l'exotisme a ceci de particulier qu'il a aussi un « statut empirique » : « Il réalise le paradoxe captivant d'une rêverie potentiellement expérimentable ». On peut ne pas être convaincu par cette alternative : ou le procès idéologique, ou l'analyse symbolique inspirée de Gaston Bachelard et de Gilbert Durand,

qui ne sont pas les auteurs des plus récentes avancées théoriques : il aurait pu être davantage fait appel, ne serait-ce qu'à la psychanalyse et à la sociologie, et même à cette narratologie un peu vite décriée dans l'introduction : les genres littéraires, par exemple, ont leurs contraintes propres, qui déterminent des contenus. Reconnaissons cependant que le recours à Bachelard est déjà très instructif.

L'auteur propose des catégories intéressantes, notamment celle de l'exil (on aime son lieu propre, mais on l'étend en quelque sorte, dans l'ailleurs : *Robinson*) et celle de la fuite (on refuse son lieu propre, et l'on désire une altérité indéfinie : *Les Fleurs du mal*). Exotisme impérial, d'une part, exotisme nostalgique, d'autre part. Cette distinction entre deux tendances rejoint à sa manière l'opposition plus abstraite que j'avais proposée entre antexotisme (orienté vers la connaissance de l'autre) et exotisme (altérifiant, jouissant de ne pas le connaître), mais jusqu'à un certain point seulement. J.-M. Moura y ajoute une troisième catégorie : l'exotisme *ekphrastique*, c'est-à-dire la « description d'une oeuvre d'art étrangère, réelle ou imaginaire, telle qu'elle apparaît dans une oeuvre de fiction ». Il est pourtant difficile d'accepter que ce phénomène soit à situer sur le même plan que les deux autres sensibilités, et sans doute eût-il mieux valu en faire un objet distinct ; mais on comprend que l'auteur y tienne particulièrement, car c'est à cet endroit que la coupure se fait le mieux sentir entre l'univers artistique, qui a ses lois propres, d'une part, et l'histoire des hommes et des sociétés, d'autre part. Cette question de la frontière (à l'abri de laquelle on peut étudier les faits littéraires) revient sans cesse, alimentée par l'auteur lui-même, qui a une prédilection pour l'histoire des idées, si bien que la littérature finit par apparaître comme un pan seulement de la production discursive, un pan dont l'autonomie et la spécificité, par rapport au cinéma, par exemple, sont peu thématiques. Le souci de classer, de proposer tendances, catégories, aspects, types, modalités, revient sans cesse sous la plume de l'auteur, qui n'est pas toujours également convaincant et qui fait regretter, en définitive, un système conceptuel plus simple et plus irriguant, un modèle explicatif plus puissant. C'est peut-être une question de décantation : les matériaux érudits et analytiques rassemblés ici sont abondants, ils stimulent assurément la discussion, ils ouvrent souvent sur des perspectives nouvelles, à même de saisir ce qui a constitué une aventure intellectuelle profuse et de toute évidence fondamentale pour le siècle. Le lecteur a certes quelquefois le sentiment que la rédaction a été précipitée par quelque raison éditoriale : les petites scories graphiques sont nombreuses, et, deci, delà, des à-peu-près de syntaxe, d'autres touchant les renvois bibliographiques, laissent entrevoir que le manuscrit aurait sans doute gagné à paraître un peu plus tard, surveillé aussi par un éditeur méticuleux. Hélas, ce n'est pas la pratique actuelle de la maison Champion.

En somme, un ouvrage fondamental, riche en analyses pertinentes, en ressources documentaires et en propositions conceptuelles, qui a l'indéniable mérite de chercher à ordonner, c'est-à-dire à rendre lisible, une immense matière culturelle.